8 juin 1995 N° 43

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Au cœur du combat pour la vie : l'enfant..... 1
Agathe, notre petite enfant, non viable, mais si vivante.....3
Que le chant des enfants stimule notre prière !.....8
Nellie Organ, une messagère pour notre temps..... 11
In memoriam : Lucie Samsoen.....14
Le coin des Livres..... 16

Au cœur du combat pour la vie : l'enfant

Éditorial de Renée de Tryon-Montalembert

La toute récente Encyclique *Evangelium vitae* est sans doute l'un des plus beaux cadeaux de Jean-Paul II au monde d'aujourd'hui. Ce texte prend, certes, et avec une vigueur inégalée, la défense de la vie humaine en tant que telle. Mais, qui plus est, il met en pleine lumière ce qui spécifie sa valeur incomparable : la dimension divine qu'elle est appelée – c'est l'œuvre de la grâce – à revêtir. De ce fait, le Pape laisse apparaître, dans un saisissant relief, cette splendeur de sainteté à laquelle tous – sans exception – sont appelés dans l'amour gratuit du Dieu qui aime les hommes. Mais le Tentateur menace sans répit cette œuvre de la vie, s'acharnant à instaurer un univers de mort. Dans ce gigantesque combat, les enfants sont les plus immédiatement menacés. A cause de leur faiblesse. A cause de leur innocence. Enfants tués dès le sein maternel… enfants victimes, enfants souffre-douleurs, enfants souillés dans leur âme et dans leur chair… enfants privés de vie, enfants que l'on empêche de devenir des saints…, ils occupent dans le cœur du Saint-Père une place de choix.

Ce court extrait de l'Encyclique qui en est comme la conclusion nous sera une invitation à nous tourner vers la Mère de Dieu, Mère Immaculée de la vie, Mère de la Divine Grâce, Refuge assuré de tous les enfants du monde.

ISSN 0760-8934

Dans le Livre de l'Apocalypse, le "signe grandiose" de la "Femme" (12, 1) s'accompagne d'un « second signe apparu au ciel : un énorme Dragon rouge feu » (Ap 12, 3), qui représente Satan, puissance personnelle maléfique, et en même temps, toutes les forces du mal qui sont à l'œuvre dans l'histoire et entravent la mission de l'Église.

Là encore, Marie éclaire la communauté des croyants : l'hostilité des forces du mal est en effet une sourde opposition qui, avant d'atteindre les disciples de Jésus, se retourne contre sa Mère. Pour sauver la vie de son Fils devant ceux qui le redoutent comme une dangereuse menace, Marie doit s'enfuir en Égypte avec Joseph et avec l'enfant (Mt 2, 13-15).

Marie aide ainsi l'Église *à prendre conscience que la vie est toujours au centre d'un grand combat* entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres. Le dragon veut dévorer « l'enfant aussitôt né » (Ap 12,4), figure du Christ, que Marie enfante dans la « plénitude des temps » (Ga 4, 4) et que l'Église doit constamment donner aux hommes aux différentes époques de l'histoire. Mais cet enfant est aussi comme la figure de tout homme, de tout enfant, spécialement de toute créature faible et menacée, parce que – ainsi que le rappelle le Concile –, « par son Incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme »[1]. C'est dans la "chair" de tout homme que le Christ continue à se révéler et à entrer en communion avec nous, à tel point que le *rejet de la vie de l'homme*, sous ses diverses formes, est *réellement le rejet du Christ*. Telle est la vérité saisissante et en même temps exigeante que le Christ nous dévoile et que son Église redit inlassablement : « Quiconque accueille un petit enfant tel que lui à cause de mon nom, c'est moi qu'il accueille » (Mt 18, 5) ; « En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).

O Marie,
aurore du monde nouveau,
Mère des vivants,
nous te confions *la cause de la vie* :
regarde, ô Mère, le nombre immense
des enfants que l'on empêche de naître,
des pauvres pour qui la vie est rendue difficile,
des hommes et des femmes victimes
d'une violence inhumaine,
des vieillards et des malades tués par l'indifférence

1 Constitution pastorale *Gaudium et spes*, n° 22.

ou par une pitié fallacieuse.
Fais que ceux qui croient en ton Fils
sachent annoncer aux hommes de notre temps
avec fermeté et avec amour
l'*Évangile de la vie.*
Obtiens-leur la grâce de l'*accueillir*
comme un don toujours nouveau,
la joie de le *célébrer* avec reconnaissance
dans toute leur existence
et le courage d'en *témoigner*
avec une ténacité active, afin de construire,
avec tous les hommes de bonne volonté,
la civilisation de la vérité et de l'amour,
à la louange et à la gloire de Dieu Créateur qui aime la vie.

Jean-Paul II, Pape

Agathe, notre petite enfant, non viable, mais si vivante

Et voici, comme une illustration concrète de cet Évangile de la vie, le bouleversant témoignage d'Anne-Isabelle et Cyril Chartier-Kastler : oui les petits enfants "non viables", sont appelés, eux aussi, par la grâce du baptême, à devenir des Saints !

Anne-Isabelle, sa maman :

J'étais enceinte de cinq mois lorsque nous sommes allés, mon mari et moi, faire la deuxième échographie de notre bébé. J'avais confié Alexandra, notre aînée de seize mois, à sa baby-sitter. J'espérais fermement que mon mari tairait son envie de connaître le sexe du bébé que je portais. Cette fois je désirais conserver à notre enfant son mystère, refoulant mon inévitable curiosité.

Un enfant ardemment désiré

L'examen commença. Le corps du bébé défilait. Tout allait bien, il avait deux jambes, deux bras, une superbe colonne vertébrale. Son petit cœur battait incroyablement vite. L'échographe vit la tête de notre enfant, elle marqua un temps d'arrêt, et murmura : « Il y a un gros problème ». Ces quelques secondes nous parurent interminables. Je demandais : « Je vais encore faire une fausse couche, n'est-ce pas ? » Elle me répondit oui. J'étais consternée d'en être arrivée à ce terme pour apprendre cela. Après une précédente fausse couche je désirais

ardemment cet enfant. L'échographe finit par nous annoncer que notre bébé était anencéphale, son cerveau ne s'était pas formé, c'était irrémédiable. Il nous fallait maintenant accepter l'idée que l'enfant que nous chérissions déjà tant ne pourrait pas vivre. Croyant apaiser notre douleur, l'échographe nous rassura : « Vous savez, dans la mesure où l'enfant n'est pas viable, il n'y a pas de problème d'éthique. Vous pouvez aller à l'hôpital dès ce soir et on effectuera un avortement thérapeutique. » Je m'entendis lui dire : « C'est vrai qu'ainsi, nous pourrions avoir un autre enfant plus vite ».

Mais je sentais ce bébé bouger, il bougeait même beaucoup. S'il bougeait, c'est qu'il vivait, et sa vie, je ne me sentais pas le droit de l'interrompre, d'autant plus qu'il ne lui restait que quatre mois à vivre. En effet, notre enfant était, semble-t-il, destiné à mourir dans les quarante huit heures après sa naissance. Nous nous sommes écroulés, mon mari et moi. Cet enfant n'était évidemment pas celui que nous désirions. Nous qui étions prêts à accueillir tous les enfants que le Seigneur nous donnerait, nous nous trouvions soudain devant une dure épreuve. Pourtant, malgré nos pleurs et notre douleur, nous avons cheminé vers la même résolution. Ce bébé était le nôtre, il vivait, il fallait le garder et surtout l'aimer.

Mon gynécologue nous a accueillis très gentiment. Son diagnostic était aussi formel. Toutefois, il dédramatisa la situation en nous assurant qu'il s'agissait d'une grossesse tout à fait normale. Pendant neuf mois, l'enfant vivrait comme n'importe quel autre. Il ajouta que dans ces cas d'anencéphalie, l'accouchement est en général pénible, mais ne nécessite pas de césarienne. Il nous affirma que nous pouvions très bien garder ce bébé et qu'il suivrait la grossesse jusqu'au bout. Par contre, si nous ne souhaitions pas le garder, il était prêt à nous adresser à un de ses confrères en milieu hospitalier. Nous avions, en raison du terme avancé de la grossesse, une semaine pour réfléchir. Mais notre décision était définitive.

Un choix discuté

Rentrés chez nous, nous avons prévenu les grands-parents. Les larmes coulèrent beaucoup sur le téléphone. Tout le monde craignait beaucoup pour ma santé et mon moral. Les gens s'imaginaient que c'était le médecin qui m'obligeait à garder notre enfant, alors que c'était notre choix avant même la consultation. Les questions posées étaient du type : « Pourras-tu avoir d'autres enfants si tu gardes celui-là ? Est-ce vraiment la peine de prolonger cette grossesse qui semble maintenant inutile ? Si cet enfant n'a pas de cerveau, ce n'est pas un être humain, à quoi bon le garder ? » Croyants ou non, beaucoup étaient hostiles à ce que nous gardions cet enfant.

Un prêtre de nos amis nous a remonté un peu le moral. Il nous a beaucoup écoutés et nous a dit que Dieu ne pouvait nous abandonner en cette épreuve : « Sa

grâce ne vous manquera pas ». Il nous a aussi dévoilé que cet enfant, une fois né et baptisé, monterait au ciel directement. Comme tous les hommes, il était appelé à la sainteté. Nous aurions donc deux enfants : un sur la terre et un au ciel qui veillerait sur notre foyer.

Nous sommes allés voir une des sœurs de la maternité. Elle nous a écoutés. Elle a évoqué avec nous l'accouchement. Elle nous assisterait personnellement, s'occuperait du bébé après la naissance et le baptiserait. Nous ne souhaitions pas tellement voir le bébé que nous imaginions un peu monstrueux. Cela nous rassurait de pouvoir nous décharger un peu sur les sœurs.

Mon mari était conscient que l'épreuve m'était surtout destinée. Il me disait que je pouvais changer d'avis si ne me sentais plus capable d'assumer notre choix. Mais peu à peu, je commençais à me convaincre que mon bébé n'était pas si anormal, ses mouvements et ses coups de pied ne me donnaient plus la nausée. Les semaines s'écoulèrent. Au bureau, au square, parmi nos amis, nous suscitions des interrogations. Les commentaires faisaient souvent mal. Il fallut expliquer sans essayer pourtant de convaincre. Mon médecin nous avait prévenu : « Ce sont les autres qui vous rendront l'épreuve encore plus lourde ». Pourtant, nous étions bien obligés d'en parler autour de nous. Nous ne pouvions pas faire semblant de préparer concrètement l'arrivée d'un nouveau bébé.

Cependant, au fur et à mesure que le temps passait, les gens devenaient moins durs, ou du moins, ils s'habituaient à ce qu'ils regardaient comme une folie de notre part. Ceux qui avaient très bien compris notre geste depuis le début priaient ardemment pour nous. Les autres commençaient à respecter notre choix, même s'ils ne l'approuvaient pas.

Une attente douloureuse

Ma grossesse se déroulait normalement. J'avais appris à Alexandra, intriguée par mon changement de comportement, que le bébé ne pouvait pas vivre, qu'en tous cas elle ne le verrait pas.

Au terme de six mois et demi, je devins très fatiguée, je craignais d'accoucher prématurément. Le médecin me rassura, le terme des bébés anencéphales est souvent supérieur à neuf mois. J'avais beaucoup de liquide amniotique, ce qui expliquait ma fatigue, mes nausées et mon volume extraordinaire. Je me demandais comment j'allais pouvoir ainsi attendre tout l'été en souffrant jour et nuit. Je comptais les jours. Je passais les vacances en famille, déchargée de toute tâche matérielle, n'ayant qu'à m'occuper d'Alexandra. Heureusement, mon bébé était là ; il bougeait, il partageait mes souffrances, il me comprenait, en tout cas je l'imaginais. Il était destiné à vivre, éternellement, auprès de Dieu. Cela valait

donc la peine de souffrir ainsi.

Enfin, à huit mois de grossesse, la poche des eaux se fissura. Je risquais de les perdre à tout moment. Cela serait sans doute spectaculaire en raison de la quantité de liquide dont le bébé devait être entouré. Quand le moment arriva, nous nous rendîmes à la clinique, un peu "inquiets" de faire connaissance avec notre bébé. Au bout de dix heures d'un accouchement rendu pénible par la chaleur d'août, notre enfant est née. C'était une fille : Agathe.

Au début, nous n'osions pas trop la regarder, appréhendant son apparence physique. Pour ma part, j'ai préféré attendre pour la contempler qu'elle soit revêtue d'un petit bonnet. Mon mari s'en est occupé dès la naissance jusqu'à ce qu'elle meure dans ses bras. Dès que j'ai arrêté de la porter dans mon ventre, c'est lui qui a pris le relais en la berçant. J'étais contente qu'il puisse, lui aussi, participer physiquement. Il m'a alors montré Agathe qui était très mignonne. Elle était chaude et elle sentait bon, le portrait d'Alexandra quand elle est née. Agathe était un beau bébé avec les yeux fendus, un beau petit nez. Nous l'avons baptisée et elle a réagi lorsque l'eau du baptême s'est répandue sur elle. Nous l'avons embrassée et cajolée, mon mari la tenant toujours dans ses bras. C'est là qu'elle est morte, une demi-heure après sa naissance. J'étais heureuse de l'avoir mise au monde. Je me sentais un peu coupable d'avoir un instant pensé à interrompre sa vie. Dans l'autre monde, elle me pardonne ces pensées. C'était apaisant de la voir si calme, ses lèvres esquissant un sourire.

Dans la joie du Père

Avec sa naissance, nous avons éprouvé une grande paix, cette paix du Christ que nous partageons à la Messe.

Son enterrement ne fut pas triste. Je savais qu'elle n'était plus là, mais qu'elle prierait pour nous au royaume des saints.

A deux ans, Alexandra sait qu'elle a une petite sœur. Ce n'est pas un bébé qui pleure et qui tête comme tous les bébés de nos amis. On ne peut ni la voir, ni la toucher. C'est elle qui nous aide à mieux connaître le Christ Sauveur, c'est avec elle que nous prions désormais en famille.

Cyril, son papa :

A partir du moment où nous avons su que notre bébé était anencéphale, et que nous allions vivre des instants pénibles, beaucoup de personnes ont prié pour nous et pour notre enfant. Nous ne l'avons pas toujours su. Cela fait partie des personnes qui nous ont aidé discrètement. Je crois en la prière, et je suis sûr que le Seigneur nous a aidés dans notre épreuve.

C'est un acte de foi. Face à une épreuve, il faut faire soi-même ce qui est humainement possible, et faire confiance au Seigneur qui donne à son serviteur la force nécessaire pour vivre ces instants difficiles. Je crois qu'Anne-Isabelle a trouvé en elle des ressources qu'elle n'avait pas encore révélées jusque-là, mais je suis également persuadé que le Seigneur lui en a donné beaucoup.

Anne-Isabelle m'a dit une chose essentielle et qui m'a marqué : même si son enfant devait mettre sa vie en danger, elle l'assumerait jusqu'au bout. Bien qu'étant différemment impliqué dans ce choix, je le fais d'égale manière. Je ne pense pas que l'homme doive intervenir dans ce qui vient de Dieu. C'est un mystère. Nous n'avons pas l'intelligence pour le résoudre ni le comprendre. Le choix d'Anne-Isabelle était motivé par un respect de la nature même des choses, ainsi que par sa foi grande et vraie.

Soutenir Anne-Isabelle

On oublie très vite le fait que l'enfant a une malformation ; on l'aime très fort, plus que s'il était normal. A la fin de son attente, si notre enfant avait pu vivre avec son handicap, nous aurions été heureux de l'accueillir tel qu'il était au sein de notre foyer.

A partir de la mi-juillet Anne-Isabelle a vu son médecin tous les quinze jours. Il était toujours très disponible durant ces mois. Il nous a soutenus dans notre choix qu'il avait fait sien.

Au mois d'août, je restais au travail pour prendre des vacances au moment de la naissance. Mais je voyais bien que la grossesse d'Anne-Isabelle était de plus en plus difficile. Je me suis arrangé pour qu'il me soit possible à tout instant de partir la retrouver. Je me suis mis en état d'éveil permanent, un peu comme dans l'évangile des vierges sages (Mt 25, 13).

A sa naissance, Agathe n'a pas crié, ni pleuré, elle n'avait pas la faculté de respirer. Son cœur battait néanmoins rapidement, probablement plutôt par entraînement. Agathe était bien chaude, semblait sourire, et avait un visage paisible, alors qu'on avait fini par nous convaincre que ce serait un monstre. Agathe était parfaitement normale, à l'exception de sa boîte crânienne, qui n'était pas entièrement formée.

Agathe a été baptisée par les sœurs de la maternité. Le moment où l'eau du baptême a été versée sur son corps est le seul instant où elle ait manifesté physiquement un signe de vie avec nous.

La foi, une pratique au quotidien

Je crois que notre expérience a fait réfléchir beaucoup de personnes. Un

témoignage est souvent beaucoup plus fort que des paroles. Nous avons vécu ces instants dans la foi, et avons respecté la vie de notre fille dans un monde qui n'imaginait pas que nous puissions suivre cette voie. Un enfant a une âme dès sa conception, quelles que soient ses malformations.

Je pense qu'il a été très important pour nous de vivre physiquement quelques instants avec Agathe à sa naissance, et d'avoir des photos d'elle avec nous. Parfois, nous nous demandons si Agathe a eu une réalité, et ses photos sont très importantes.

Il est clair que notre foi a grandi dans cette épreuve et nous a aidés à surmonter ces instants difficiles. La foi, c'est d'abord une pratique au quotidien.

Je suis pleinement heureux que nous ayons eu Agathe. Je crois en la communion des saints, en la résurrection de la chair, en la Vie éternelle, comme nous le disons à la Messe. Je sais qu'Agathe fait partie intégrante du Corps du Christ. C'est la communion des saints. Agathe a désormais l'intelligence de toute chose, elle est dans la paix de Dieu, une Paix que nous ne connaissons pas sur terre. Agathe vit pleinement heureuse, au Ciel, auprès du Père, et participe à sa manière à notre vie de tous les jours, ainsi qu'à celle de la Terre tout entière.

Anne-Isabelle et Cyril Chartier-Kastler

Extrait de la revue Ombres et Lumières*, que dirige Marie-Hélène Mathieu – Mars 1995.*

Que le chant des enfants stimule notre prière !

*Thérèse-Marie Riwer, Professeur de musique, nous évoque cette Messe du 4 décembre dernier (2*e *dimanche de l'Avent), animée, sur les ondes de France-Culture, par une centaine d'enfants de 9 à 11 ans, élèves de Sainte-Marie de Neuilly.*

Bertilie Corpechot, assistante du Père Caron de la Carrière, et mère d'élève, a présenté ainsi cette célébration : « C'est entouré d'un tapis d'enfants que le Père célèbre cette Messe. Écoutez-les chanter ! » Elles chantaient, jouaient du xylophone, du métallophone, du carillon, de la flûte, du violon, avec l'ardeur, la fraîcheur, la pureté, qui caractérisent les actes religieux des enfants. Je ne puis m'empêcher de citer quelques extraits d'une lettre de Jean-Jacques Olier intituée *Du chant de l'Église*, qui, dans la langue de son temps, parle merveilleusement de la fonction de ceux qui chantent pour prier et aider les autres à prier aussi.

« Ces âmes appliquées au chant sont assurées qu'elles ont une des fonctions des plus pures et des plus éminentes de l'Église de Dieu. Elles sont comme les anges des plus hautes hiérarchies, qui, séparées du commerce des hommes, sont appliquées à ce seul ministère de la louange ; et elles ont non seulement société avec toute l'Église, qui ne chante et ne loue la majesté de Dieu en tous que dans un même esprit, mais elles ont encore société avec tous les anges du ciel, qui ne sont appliqués à Dieu qu'en Jésus-Christ ; et elles sont de plus en société avec Jésus-Christ même, à qui elles servent de supplément, pour être entendu de l'Église par leur organe ; ainsi elles sont l'achèvement et la plénitude de Jésus-Christ qui dilate et multiplie par elles les louanges de son Père ; et elles font la fonction même du Verbe en l'éternité, qui est la louange universelle et parfaite de Dieu. » (*Lettres spirituelles*, Tome l).

Ce chant bien connu *Aube nouvelle dans notre nuit* prenait une couleur particulière dans la bouche de ces jeunes élèves, pourquoi pas prophètes pour leur temps ! Les nombreux téléphones et lettres parvenus à Sainte Marie (et je n'en connais que très peu) témoignent combien la prière des enfants peut toucher, porter, consoler, guérir, réconforter ceux qui les entendent.

Les lectures du prophète Baruch : « Jérusalem, quitte ta robe de tristesse et de misère, et revêts la parure de la gloire de Dieu pour toujours… Vois tes enfants rassemblés du levant au couchant par la parole du Dieu Saint : ils se réjouissent parce que Dieu se souvient », et de Saint Paul aux Philippiens : « Puisque Dieu a si bien commencé chez vous son travail, je suis persuadé qu'il le continuera jusqu'à son achèvement au jour où viendra le Christ Jésus… Et dans ma prière, je demande que votre amour vous fasse progresser de plus en plus dans la connaissance vraie et la parfaite clairvoyance qui vous feront discerner ce qui est plus important », faites par des élèves de 6e avec une conviction et une force de persuasion qui n'enlevaient rien à leur fraîcheur, prenaient, elles aussi, une vigueur nouvelle, accentuée encore par l'homélie du Père Stan Rougier, prédicateur des Messes radiodiffusées de l'Avent 1994 :

> « Le mot "Évangile" veut dire "Bonne Nouvelle". Jésus parle de béatitudes. Il chante le bonheur d'aimer, la jubilation d'être tellement aimé : "Le Père et moi, nous sommes Un … Comme Il m'a aimé, Je vous ai aimés… Je suis venu vous apporter la plénitude de ma joie !
>
> Nous sommes en stage d'amour ici-bas, et c'est Dieu lui-même qui se donne à épouser… Le temps terrestre nous permet d'accorder notre cœur aux merveilles, aux splendeurs, aux "masses éternelles de gloire que Dieu a préparées pour nous" pour toujours … Tout au long de la Bible, Dieu se révèle comme un Dieu qui prie l'homme. Il en est rarement exaucé… Dieu

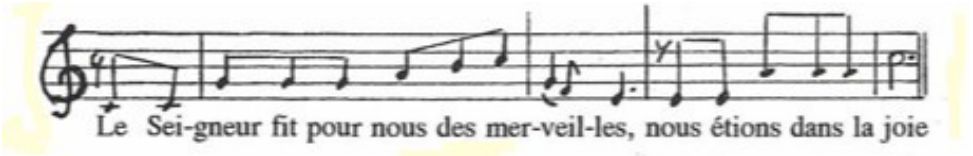
ne donne que des graines et c'est à l'homme qu'incombe la tâche de labourer, de semer et de récolter, et de semer encore… Laissons à Dieu son rôle et assumons le nôtre. A Dieu la joie de créer les nappes souterraines. A nous la joie des forages ! Dieu a une complicité avec la part de nous-mêmes qui ne se résigne pas aux injustices. Dieu a partie liée avec la part de nous-mêmes qui se lève chaque fois qu'un homme est humilié. Dieu travaille par homme ou enfant interposé… Puisse ce temps de l'Avent être pour nous le temps de l'éveil. Le plus beau mot de la langue française est le mot "enthousiasme" ; il y a, au cœur de Dieu, ce mot-là. »

L'enfant se donne tout entier à ce qu'il fait, avec ce naturel désarmant qui lui donne son charme et sa force, et je pense que cette expérience réalisée avec autant de sérieux que de simplicité, aura fait faire à toutes ces fillettes un pas en avant dans leur cheminement spirituel : prière, service, don aux autres.

Prière : pour toucher les cœurs, il faut prier avec son cœur ; la voix seule, même si elle est ravissante, ne suffit pas. L'enfant est capable de se mettre en état de prière dans toutes les circonstances, même quand une gerbe de micros le conditionnent à un silence qu'on est tenté de croire au-dessus de ses forces. Il nous faut, à nous adultes, beaucoup de persévérance pour réaccorder notre cœur à la grâce de cette prière naturelle et spontanée.

Service aussi et disponibilité : une Messe comme cela se doit, par respect pour le Seigneur et pour ceux qui l'écouteront et y participeront, d'être bien préparée, et cela demande des efforts supplémentaires. Il n'est pas facile, malgré l'enthousiasme premier et le désir de participer, de venir répéter pendant une heure le samedi matin, puis encore une heure le dimanche avant la Messe ! Outre l'effort personnel, cela peut changer les projets de la famille pour le week-end et il y a des parents qui ont ainsi collaboré volontiers à cette démarche d'Église.

Elles étaient belles et rayonnantes autour de l'autel. On aurait presque pu regretter que ces petits visages autour de l'autel ne puissent être vus ; mais, dans le fond, la beauté et le recueillement des voix qui chantaient de tout cœur ont suffi pour faire passer le message : annonce d'une Aube nouvelle toute proche, espérance, consolation, joie, paix de Noël, Jésus, l'Enfant-Dieu ! Dans son homélie, le Père Stan Rougier a, en quelques mots "peint le tableau" pour les auditeurs : « Ah ! Comme la joie rayonne sur les visages de ces petits filles, ici, ce matin !… Ah ! Mes chers amis qui nous écoutez par la voie des ondes, si vous pouviez voir la beauté de tous ces visages d'enfants devant moi ! Chacun d'eux est à lui seul une preuve irréfutable de la beauté et de la tendresse de Dieu ».



Que ce refrain du Psaume 125 de la liturgie de ce 2e Dimanche de l'Avent reste gravé dans nos cœurs et les remplisse, quoiqu'il nous arrive, d'émerveillement et d'action de grâce, de lumière et de joie, de confiance et d'abandon, devant l'infinie bonté de Dieu qui nous guide avec amour vers l'Aube nouvelle de son Royaume. Comme des enfants, donnons-Lui la main !

Thérèse-Marie Riwer

Professeur de Musique à Sainte-Marie de Neuilly et Blanche de Castille

Jeunes amis de Jésus

Nellie Organ, une messagère pour notre temps

par Nicole Bertrand

Comme vient de le dire Jean-Paul II aux enfants : « Jésus et Marie choisissent souvent des enfants pour leur confier des missions de grande importance pour la vie de l'Église et de l'humanité ».

En contemplant la vie de Nellie Organ, jeune Irlandaise morte à 4 ans et demi, à laquelle ce bulletin a déjà consacré quelques pages (Numéros 15 et 16, de juin et septembre 1988), on peut se demander si ce n'est pas l'une de ces missions qui lui a été confiée.

En effet, dans cette existence, tout nous étonne et tout nous enseigne, à commencer par son exceptionnel recueillement pendant la prière. Certes, Nellie était née dans une famille particulièrement pieuse, où le rosaire était récité chaque soir ; on lui avait appris à baiser la croix et les grosses perles, et elle a conservé cette habitude. Et nous savons qu'à seulement deux ans elle entraînait son père à la messe en babillant tout au long du parcours à propos du "Dieu Saint". Elle avait donc baigné dans une ambiance tout imprégnée de foi chrétienne, qui l'a certainement marquée, et ce simple fait serait déjà un enseignement pour les adultes de notre époque quant à l'importance de l'éducation des tout jeunes

enfants à la vie spirituelle.

Cela ne suffit pas toutefois à expliquer le profond recueillement, exceptionnel de la part d'une aussi jeune enfant. Elle exigeait que les prières soient dites très lentement, et à genoux. Concentration, respect… Sans doute sentait-elle que prier c'était parler à quelqu'un, et non réciter des formules. Et son attitude était exactement l'expression de ce qu'elle vivait profondément.

Récemment, le Père Guy Gilbert racontait qu'une jeune fille lui avait écrit : « Quand je t'ai vu t'agenouiller devant le tabernacle, j'ai su que tu t'agenouillais devant quelqu'un », et cette brusque prise de conscience avait bouleversé la vie de la jeune fille. Deux formes de témoignage qui finalement se ressemblent : Dieu révélé à ceux qui nous entourent, simplement parce que nous vivons au grand jour ce que nous portons au plus profond de nous-mêmes ! Mais croyons-nous vraiment à ce que nous faisons, à ce que nous disons ?

La véritable intrusion du surnaturel dans la vie de Nellie commence au moment de sa Confirmation. L'évêque de Cork avait fait savoir qu'il donnerait la Confirmation à tout enfant en danger de mort. Mis au courant par lettre de la situation des enfants Organ, et de la santé fragile de la benjamine, sans qu'aucune demande précise n'accompagne cette information, il n'y avait vu aucune urgence. Et brusquement, en célébrant la messe, il est inspiré d'aller confirmer Nellie, ce qu'il fait le matin même ! Sans la connaître. Et il est émerveillé en découvrant les trésors de grâce reçus par cette toute petite fille. Et les grâces qui suivront seront plus merveilleuses encore.

Nellie, qui souffrait de tuberculose osseuse, présentait une carie de l'os de la mâchoire, qui tombait littéralement en lambeaux, et l'infirmière était obligée de désinfecter la plaie à la seringue, ce qui était horriblement douloureux. Or, à partir de sa Confirmation, l'enfant, devenue, comme elle le disait, le "soldat du Dieu Saint" (et être soldat était certainement lourd de sens pour cette fille de militaire), n'émit plus jamais aucune plainte durant les soins. Quand la douleur était trop vive, elle saisissait un crucifix et le serrait dans ses petites mains, répondant à tous les témoignages de compassion que ses souffrances étaient peu de chose à côté de celles du Dieu Saint. Spontanément, elle semble avoir fait le lien entre les souffrances du Christ et les nôtres, vécues en union d'amour avec Lui, comme si la relation était évidente. Et pourtant, elle l'est si peu pour la plupart des chrétiens que nous sommes !

Il est peut-être intéressant d'ouvrir ici une parenthèse pour remarquer l'usage, alors en vigueur dans ce diocèse irlandais, de confirmer les enfants gravement malades, quel qu'en soit l'âge, alors que de nos jours, ce sacrement devient de plus en plus, dans l'Église catholique à l'instar des Églises de la Réforme, une

affaire de “grands”, voire d’adultes puisqu’on en fait le renouvellement volontaire des engagements du Baptême (comme dans la Réforme), jouant en quelque sorte sur l’ambiguïté du verbe confirmer, “rendre plus ferme”, qui peut être pris dans les deux sens : rendre plus ferme un engagement antérieur en le renouvelant, ou rendre plus ferme un chrétien en lui donnant par la chrismation, l’Esprit-Saint, c’est-à-dire la force même de Dieu, qui correspond à la définition traditionnelle du sacrement de confirmation (et que Nellie a si bien illustrée !). L’Église orthodoxe continue d’ailleurs de donner la Confirmation à la suite du Baptême, et avant l’Eucharistie, usage qui rejoint, parmi les Pères de l’Église, saint Cyrille de Jérusalem, qui affirme dans ses *Catéchèses mystagogiques* (Cat. III) : « Une fois jugés dignes de cette chrismation vous êtes appelés chrétiens, vérifiant par votre renaissance jusqu’à votre nom. En effet, avant d’avoir été jugés dignes du Baptême et de la grâce de l’Esprit-Saint, vous ne le méritiez pas exactement ».

Étant donc devenue tout à fait chrétienne, Nellie exprime le désir de recevoir l’Eucharistie, et c’est certainement à propos de ce sacrement qu’elle reçut les grâces les plus spectaculaires. Nellie sentait la présence du Christ eucharistique. Elle devinait, sans que rien ne puisse l’en informer, que le Saint-Sacrement était exposé à la chapelle. Elle sentait la présence divine en ceux qui venaient de communier (allant jusqu’à baiser leurs lèvres), et inversement, lorsqu’à deux reprises la jeune fille qui s’occupe d’elle fait simplement semblant de partir à la messe tout en restant dans le pavillon, Nellie constate avec tristesse que la jeune fille n’a pas « reçu le Dieu Saint ».

Et que dire de son attitude extatique devant le Saint-Sacrement, de son visage transfiguré quand elle recevait l’hostie ? Nellie contemplait réellement Quelqu’un, avec qui elle s’entretenait intérieurement dans des actions de grâces qui duraient quelquefois jusqu’à la fin de l’après-midi (sans qu’elle accepte la moindre nourriture), transportée de joie de « parler au Dieu Saint ». Lors de ses communions son visage qui ne portait plus alors aucune trace de souffrance ni de maladie, irradiait littéralement (et l’horrible odeur dégagée par sa plaie de la mâchoire a complètement disparu à partir de sa première communion).

Nellie rejoignait encore ainsi saint Cyrille de Jérusalem qui affirmait (*Cat. mystagogiques* IV-3) : « … Sous la figure du pain t’est donné le corps et sous la figure du vin t’est donné le sang, afin que tu deviennes, en ayant participé au corps et au sang du Christ, un seul corps et un seul sang avec le Christ. Ainsi devenons-nous des “porte-Christ”, son corps et son sang se répandant en nos membres. De cette façon, selon le bienheureux Pierre, nous devenons “associés à la nature divine” ». Et saint Cyrille poursuit : « Fortifie donc ton cœur, prenant ce pain comme un pain spirituel, et réjouis le visage de ton âme. Et puisses-tu, ce

visage découvert en une conscience pure, réfléchir comme un miroir la gloire du Seigneur » (Cat. IV-9). Ne serait-ce pas là ce que Dieu a voulu rappeler, à travers Nellie, aux chrétiens de notre temps ? Il ne s'agit pas d'une sainte des catacombes puisque, née en août 1903, elle pourrait être encore parmi nous aujourd'hui. Dieu est dans notre monde et nous ne le voyons pas. Nous sommes des "porte-Christ", et nous ne le savons pas !

Une autre notion importante que nous pouvons tirer de l'exemple de Nellie, c'est celle de responsabilité. A partir de sa Confirmation, elle se sent investie de la mission de participer au sacrifice rédempteur du Christ, même si elle ne l'exprime pas ainsi, sa tâche de "soldat", c'est de se battre avec le "Dieu Saint", unie à Lui dans le même combat, ce combat livré pour le salut de l'humanité.

Après sa première communion, du reste, elle sera enrôlée dans l'Apostolat de la Prière, et ne cessera d'intercéder pour toutes les causes, grandes et petites, priant pour l'Église, le Pape ("son" Pape), l'évêque ("son" évêque), et toutes les intentions qui lui étaient confiées. Elle, si prévenante pour son entourage, évitant toujours de déranger les personnes qui s'occupaient d'elle, se montrait très sévère pour tout ce qui concernait la vie spirituelle, allant jusqu'à refuser d'embrasser une religieuse qui avait manqué sa messe matinale parce qu'ayant dû travailler toute la nuit, elle était épuisée le matin venu.

On pourrait parler encore très longuement de cette existence hors du commun, si courte et pourtant débordante, dont nous ne pouvons ici qu'entrevoir la richesse. Mais puisqu'il faut conclure ce rapide survol, on peut peut-être dire que la vie de Nellie représente une certaine manifestation du divin dans un monde qui, déjà, tentait de se débarrasser de lui…

Nicole Bertrand

In memoriam : Lucie Samsoen

par Renée de Tryon-Montalembert

C'est une grande amie d'Anne de Guigné, qui vient de nous quitter. Lucie Samsoen faisait, en effet, partie de notre Association depuis de très longues années et elle s'intéressait énormément à tout ce qui touchait à la "cause".

J'ai fait moi-même sa connaissance à l'occasion de la rédaction de mon livre *Anne de Guigné : enfance et sainteté*, paru en 1983 aux éditions Saint-Paul dont elle était alors "Directeur littéraire". Et comment dire de quels soins elle a entouré la parution de ce livre !

C'est aussi avec son aide et sa précieuse collaboration que nous avons pu commencer à publier le présent Bulletin *Enfance et Sainteté*, dont elle n'a cessé, par la suite, de préparer les épreuves, avec toute l'attention que l'on sait, et jusqu'à l'épuisement de ses dernières forces.

Le Cardinal Garrone l'avait en haute estime ; et c'est grâce à elle que nous avons pu entrer en relation avec ce grand ami d'Anne, qui a tant œuvré pour sa "cause". C'est pourquoi je ne peux dissocier son souvenir de ces visites au Cardinal, qui devaient se succéder, d'abord dans son appartement de la Via del Colonnato, puis chez les petites sœurs des Pauvres et qui s'achevaient par une émouvante prière qu'il improvisait dans son oratoire pour l'avancée de la "cause". Le nom de M^lle^ Samsoen était toujours prononcé au cours de ces entretiens.

Lucie a beaucoup travaillé pour l'édition religieuse catholique. Qu'il nous suffise de rappeler sa collaboration aux éditions de l'O.E.I.L., et combien elle s'est donnée aux éditions V.A.L. – Vérité-Amour-Lumière – dont le sigle lui était tout un programme.

Nous avions eu la joie de partager un séjour à Rome, au cours duquel nous fut accordée une audience du Cardinal Ratzinger, très attentif à nos divers travaux.

Un projet avait même été ébauché, d'une collection théologique destinée à désamorcer un certain nombre de "points chauds" de nos actuelles contestations doctrinales, en faisant connaître et goûter par un très large public, la foi authentique de l'Église. Nous n'avons pas eu le temps – malheureusement, et malgré de hauts et puissants encouragements – de passer de l'ébauche à la réalisation.

Rappelons aussi l'engagement de Lucie en faveur du combat pour la vie. Notamment son active collaboration à la revue *Tom Pouce*, organe de liaison de l'association *Les Femmes et les enfants d'abord – Secours aux futures mères*, présidée par le Professeur Jérôme Lejeune. Et combien nous avions applaudi ensemble au geste héroïque du Roi Baudouin refusant de souscrire à la loi autorisant l'avortement dans son pays !

Lucie demeurait profondément attachée à sa terre natale. Et elle savait trouver ces gestes de délicatesse qui lui permettaient d'unir dans une même dilection sa patrie d'origine et sa patrie d'adoption : la Belgique et la France. Comment oublier ce télégramme envoyé au Roi Baudouin pour le féliciter de son geste en faveur de la vie ? ni ces fleurs blanches déposées place de la Concorde, le 21 janvier 1793, pour la commémoration du "martyre" de Louis XVI ?

Lucie Samsoen est partie vers le Seigneur, emportée par les récidives de nombreuses métastases. Elle est partie, comme elle a toujours vécu : dans une foi paisible, une grande discrétion, une admirable ferveur. Elle avait un amour

immense pour la Vierge Marie et toute sa vie aura été donnée pour la gloire du Seigneur. On a pu dire, à juste titre, qu'elle n'avait jamais cessé de chercher le Visage du Christ.

A nous, qui l'avons connue et aimée, elle laisse, comme le testament de son cœur, un sillage de lumière.

Que notre prière s'élève pour elle, amicale et fidèle ! Puisse son intercession auprès de Celui qui aime les cœurs purs hâter la Béatification de cette petite Anne qui fut et qui demeure l'origine et le lien d'une amitié, tout aimantée par l'amour du Seigneur, de sa Mère et de la Sainte Église.

Renée de Tryon-Montalembert

N.B. Une messe sera célébrée ultérieurement à Rome, pour M^lle^ Samsoen, par le Père Ols, dominicain, ex-postulateur de la "cause" d'Anne de Guigné. Nous ne manquerons pas de nous y unir d'intention.

Le coin des Livres

• *L'œuvre de l'Esprit, Nancy Hamilton*, par Jeanne Leschi, Présidente de notre Association. Préface de Mgr Guiberteau. Paris, 1994. Éd. La Porte. Diffusion Téqui. 145 p. 69 F.

Nancy Hamilton, petite fille de Californie, handicapée de naissance, dépasse, dans l'esprit des Béatitudes, toutes les épreuves. Elle nous apprend ce qu'est la joie de Dieu.

• *1600 jeunes saints, jeunes témoins*, par F.-M. Algoud, la Cité Vivante, 644 p.

Pour redécouvrir ou découvrir de jeunes témoins du Christ du monde entier, dont aucun n'a plus de trente-cinq ans.

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.